

Jean Breuillard & Stéphane Viellard, *Histoire de la langue russe des origines au XVIII^e siècle*, Paris, Institut d'Études Slaves, 2015, 318 p. – ISBN 978-2-7204-0534-1

Avec cette publication, l'Institut d'Études Slaves poursuit l'édition d'ouvrages consacrés à l'histoire des langues slaves : parmi les plus récents, on trouve *Manuel du slavon liturgique. Grammaire* par Jean-Paul Deschler (2002), *Éléments de grammaire historique du polonais* par Charles Zaremba (2009) et *La langue bulgare au début du XIX^e siècle* par Jack Feuillet (2011). Cette édition perpétue aussi la tradition de la linguistique historique qui a fait la renommée de la slavistique à la Sorbonne (B. Unbegaun, R. L'Hermitte, J. Veyrenc, J.-P. Sémon). Inspiré et élaboré à partir d'enseignements de l'histoire de la langue russe dispensés en Sorbonne de la fin du XX^e au début du XXI^e siècle, cet ouvrage a été préparé pour la publication par Stéphane Viellard qui rend ainsi un bel hommage au professeur Jean Breuillard, disparu en 2011 – tous deux ont travaillé en commun sur ce livre pendant un certain temps. Les A. livrent ici un ouvrage inédit sur l'histoire du russe, qui a l'avantage de condenser les derniers travaux des A. souvent exposés de façon disséminée dans diverses publications, dont certaines sont difficilement accessibles.

La monographie est divisée en 32 chapitres assez détaillés, entre 5 et 8 pages en moyenne ; elle suit le plan classique des grammaires traitant – après l'introduction (ch. 1, p. 9-14) et l'histoire des langues slaves et de leurs écritures (p. 15-60) – de la phonologie (p. 61-101), de la morphologie (p. 102-157), de la syntaxe (p. 182-210), de l'énonciation (p. 211-224) et du lexique (p. 230-267). L'ouvrage est doté d'une bibliographie analytique détaillée sur des questions de l'histoire de la langue (p. 268-284) et de divers index

(p. 285-308) (index des termes, des morphèmes et lexèmes, des proverbes et des noms de personnes), qui facilitent la recherche.

L'avant-propos expose le sujet de l'ouvrage – « le vieux russe littéraire » (selon le terme de J.-P. Sémon) – qui se distingue du vieux russe parlé, moins stable, et se trouve aux fondements de la langue russe moderne. L'objectif pratique poursuivi est de pouvoir déchiffrer dans les grandes lignes les textes vieux-russes depuis le XIII^e jusqu'au XVIII^e siècle. Malgré la distance qui sépare l'état du russe moderne du vieux russe littéraire, les A. réussissent aussi un autre pari, celui de rendre cette langue ancienne plus vivante, plus actuelle, plus compréhensible, grâce à la mise en perspective avec la langue moderne et à l'approche comparative plus générale avec d'autres langues, slaves et non-slaves (citons, entre autres, le grec ancien, le grec moderne, le latin, le français médiéval et moderne, les langues européennes, l'hébreu, le coréen et bien d'autres encore).

La première partie de l'ouvrage est consacrée au positionnement de la langue russe aussi bien dans la famille des langues slaves que dans celle des langues indo-européennes ; elle présente donc la « préhistoire » du vieux russe (p. 15-60). Cette partie comprend cinq chapitres : 'Le russe parmi les langues' (ch. 2), 'L'apparition de l'écriture chez les Slaves' (ch. 3), 'Le vieux slave' (ch. 4), 'Apparition de l'écriture chez les Slaves orientaux' (ch. 5) et 'L'histoire de l'écrit chez les Slaves orientaux' (ch. 6). Les trois premiers chapitres (p. 15-44) constituent une entrée en matière indispensable pour aborder une question aussi complexe que l'histoire de la langue retracée sur six siècles. Le positionnement des faits dans leur contexte historique permet de mieux comprendre leurs causes et les enjeux. Même si tout a pu sembler être dit sur la question, les A. réussissent à remettre en question certains faits, en s'appuyant notamment sur des travaux récents et des découvertes en paléographie (comme, par exemple, l'hypothèse sur l'antériorité de l'alphabet cyrillique par rapport au glagolitique).

La partie suivante traite de la phonologie et de la phonétique (p. 61-101). Regroupant huit chapitres, elle réussit parfaitement le défi d'exposer de façon éclairante et concise les évolutions principales qu'a subi le système phonologique du russe moderne. C'est la partie de l'ouvrage la plus riche en explications. Les évolutions en vieux slave sont mises en parallèle avec les phénomènes similaires en français (par exemple pour les consonnes nasales). Les A. signalent à juste titre que le terme de « palatalisation » représente un terme qui n'est « pas heureux » (p. 65) puisqu'il renvoie à un phé-

nomène plus général. Ils retracent l'évolution des différents types de palatalisations en vieux russe, en s'appuyant sur les récentes recherches d'Andrej A. Zaliznjak. Certains passages seront particulièrement éclairants pour un jeune grammairien, surtout ceux qui expliquent par le biais des conséquences de la loi de la sonorité croissante l'apparition des homographes actuels comme au nominatif et accusatif singulier masculins (стола), ou bien l'écriture de *н* après les prépositions (с ним) (p. 80), ou encore l'origine de l'apparition de la voyelle mobile (p. 86) et bien d'autres.

On y trouve également des informations plus curieuses, comme celles qui concernent la lettre *ë*. On apprend qu'elle a été proposée par la princesse Ekaterina R. Dachkova en 1783 (et non par N. Karamzine qui n'a fait que contribuer à sa popularité) et qu'elle est même « protégée par la loi », puisque d'après un récent décret du gouvernement russe (2006), le refus de son impression constitue une infraction (!) (p. 94). Ajoutons au passage qu'actuellement, cette lettre est même devenue un symbole de l'identité nationale russe dont la fête officielle est célébrée en Russie le 29 novembre.

Le système morphologique (p. 102-157) est exposé dans les sept chapitres suivants qui présentent successivement les substantifs, pronoms, numéraux, adjectifs et verbes ; elle est suivie par la partie syntaxe (p. 158-210) qui traite aussi des sujets traditionnels (syntagmes, phrases). Ces questions sont toujours abordées avec le même souci du détail et richement illustrés d'exemples. Mais les A. ne visent pas l'exhaustivité et ne se concentrent que sur les différences avec le russe moderne. C'est là le principal défaut car la présentation devient parfois trop schématique (cf. pronoms, participes, les cas), tranchant par le style avec la présentation détaillée du début du livre. On peut aussi regretter le manque de place accordée à l'explication de l'évolution de certaines formes ou certains écarts de la norme actuelle pour les mots courants. C'est ainsi que pour les pronoms personnels (p. 118), même si tous les phénomènes des changements phonologiques ont été bien décrits dans les chapitres dédiés, il ne paraît pas inutile de rappeler ici à un lecteur peu attentif l'évolution du pronom *я* qui à lui seul est un exemple intéressant de la synthèse des évolutions phonologiques observées en russe. Issu de i.-e. */eg-/, réalisé en vieux slave dans азъ, puis en vieux russe dans язъ pour finalement arriver à la forme moderne de я, ce pronom est également connu en vieux russe depuis le XI^e siècle. La forme de язъ, longtemps en usage, est à consi-

dérer comme plus élevée¹, alors que я appartenait visiblement au registre plus parlé. De même que le numéral *сопок*, un russisme au demeurant, désignant à l'origine une liasse de 40 peaux destinée à la fabrication d'une pelisse (p. 124), de par un transfert métonymique, peut être rapproché du nombre 20 en danois (*snæs*), venu du jargon des pêcheurs où il désignait une longue tige servant à empiler 20 poissons. Il en va de même pour les verbes où une explication sur *шѣл*, traité actuellement comme une forme irrégulière du passé du verbe *идти* « aller », aurait éclairé un lecteur innocent sur son origine : remontant au verbe *ходить*, la racine <xod> sous l'effet de palatalisation (x > š) apparaît en vieux russe au parfait comme *шодл* ou après l'amuissement de la dentale – *шол*, écriture des voyelles évoluant aussi progressivement o/e/ë (*шол* > *шел* > *шѣл*)².

Plusieurs faits particuliers relevés par les A. dans l'histoire du russe méritent l'attention mais faute de place, on n'en mentionnera ici que quelques-uns. L'ordre des constituants et l'organisation communicative de la phrase (ch. 29) relèvent du domaine de l'énonciation (p. 211-224). Cette partie est suivie par le chapitre 30 sur les clitiques. Les pages 216-210 donnent un remarquable exposé sur l'organisation informative de la phrase et les particularités de l'ordre des mots en vieux russe. On notera notamment que l'antéposition de l'adjectif est un phénomène de la langue parlée (p. 222), que le clitique *ся* n'est pas une variante de *себе* comme le sont *мя/мене*, etc. (p. 228), que *бы* est toujours subordonné au prédicat, il peut se placer à gauche mais ne peut pas s'en éloigner à droite (p. 229).

1. Les princes de Moscou commencent les documents officiels par « Се **язъ**, князь великий » (N. Durnovo, *Očerki istorii russkogo jazyka* [Essai sur l'histoire de la langue russe], 1924, reprinted in *Slavic Printings and Reprintings*, éd. de C. H. Van Schooneveld, Leiden, Mouton & C°, 1959, p. 257).

2. Александръ же, пѣшь **шедъ** от рѣкы, обрѣте Еумила, с нимъ же бѣ оставиль два коня, и исповѣда ему бывшаа вся. (V. Istrin, *Aleksandrija russkix xronografov. Issledovanie i tekst* [L'Alexandrie des chroniques russes. Études et texte], M., 1893) (<http://nevmenandr.net/slovo...=итти>). Notons que le site *Параллельный корпус переводов «Слова о полку Игореве»* d'où sont tirés nos exemples, recense toutes les traductions existantes du manuscrit (en russe moderne et en plus de 40 langues) et des dictionnaires du 'Dit du prince Igor' et constitue un outil de recherche précieux pour approfondir les investigations sur le vieux russe.

Enfin, une partie consacrée au lexique (ch. 31) et à la phraséologie (ch. 32) clôt l'ouvrage (p. 230-267). De nombreux phénomènes sémantiques y sont abordés : métaphorisation, emprunts, synonymie et les registres de la langue (coexistence des formes slavonnes), remotivation du sens lexical. Notre attention s'est surtout attirée ici par le tableau synoptique d'évolution sémantique (p. 241-247) des quelques mots russes dont la présentation tient aussi bien compte des données étymologiques, que du sens en vieux russe et en russe moderne. Même si certaines entrées mériteraient plus de précisions, ce tableau est particulièrement éclairant en ce qui concerne des glissements sémantiques tels que la métaphorisation et la métonymie qui ont guidé la sémantique des quelques mots courants. C'est ainsi que le mot *жирь* (p. 242) ayant la même racine que *жизнь*, *жить* signifiait en vieux russe 'richesse', mais aussi, précisons-le, 'butin'³, 'pâturages', plutôt au sens de 'fourrage'⁴, d'excédent [souvent néfaste], de 'graisse', d'huile' [par exemple de poisson]. On observe pour ce mot un passage sémantique du pôle positif (les biens, la bonne nourriture) vers le sens négatif (l'excédent de poids). De même que le mot polysémique *стол* qui avait en vieux russe jusqu'à huit significations, pouvait se rapprocher du gotique *stōls* 'chaise ; trône' ou du vieux islandais *stóll* 'trône', 'banc d'église' (p. 246) pour donner, par un effet de métonymie, le mot *столица* (< *стольный град*) 'lieu où se trouve le trône'.

Le chapitre sur les proverbes présente un matériau inédit dans la lexicographie historique et révèle des phénomènes intéressants dans l'évolution sémantique, comme par exemple, la remotivation du sens lexical par oubli du sens initial (p. 267) ; on se demandera quand même si c'est bien « la phonétique [qui] a suivi la remotivation » (conclusion suggérée par les A.) ou bien, l'inverse, si c'est la phonétique qui était à son origine, la confusion auditive menant souvent à la réinterprétation du sens.

Pour conclure, nous dirons que les A. présentent ici un récit passionnant combinant érudition et rigueur scientifique. L'histoire de la langue russe y est abordée depuis de nombreuses « prises de vue » aussi bien à la lumière des sources grammaticales du XVII^e au XIX^e siècle, enrichies de témoignages rares d'écrivains de l'époque

3. иже погрузи **жирь во днѣ Каялы** рѣкы Половецкыя, Рускаго злата насыпаша. (*Slovo o polku Igoreve*) (*Ibid.*)

4. Тако овечь своихъ ... **на жиру блазѣ** напасу я. На горѣ высоцѣ Израилевѣ будетъ лѣпота ихъ и будутъ ограды ихъ. (*Библия Геннадиевская 1499 г.*). (*Ibid.*)

comme des dernières trouvailles en linguistique historique. Le livre est richement illustré de documents exceptionnels et inaccessibles à un public non-russe. On peut ne pas être d'accord sur certains points, comme l'emploi de certains termes (par exemple « régime (in)direct » (p. 263)) ou la présentation des phrases complétives et relatives dans le chapitre sur la phrase complexe, mais il ne s'agit là que de détails.

On aimera cet ouvrage aussi bien pour sa qualité scientifique, pour le soin avec lequel il a été conçu et édité, pour son style élégant dévoilant l'attachement des A. pour les textes anciens et l'amour des mots (on note de nombreux termes spécifiques précisant de façon érudite les faits linguistiques – tel *ambibologie* 'ambiguïté dans l'interprétation' (p. 115) ou *perlatif* 'lieu par où l'on passe' (p. 167) –, mais aussi pour certains passages relevant d'un esprit facétieux, comme la date d'édition sur la couverture indiquée en vieux russe ou encore un dernier clin d'œil malicieux de la part des « сорбоньскими књижником и граматиком Иванъмъ и Стефанъмъ ».

L'ouvrage sera accessible à tout lecteur cultivé et curieux, mais plus particulièrement à un public ayant une connaissance approfondie du russe. Publié dans la Collection de manuels de l'Institut d'Études Slaves, il sera apprécié à sa juste valeur par les étudiants slavisants du niveau master, et peut être vivement recommandé à des jeunes enseignants de russe. Toutefois, précisons qu'il n'est pas conçu comme une grammaire théorique complète, mais plutôt comme un ouvrage explicatif des faits grammaticaux pris dans leur contexte historique. Signalons aussi qu'il remplit une fonction importante, celle de susciter des interrogations et l'envie d'approfondir le sujet (la bibliographie analytique y invite). Voilà un ouvrage précieux qui est déjà une référence.

Irina Kor Chabine
Université Nice Sophia Antipolis
 CNRS 7320 « Bases, Corpus, Langage »

Irina Ivanova, Elena Simonato-Kokochkina & Natalia Svetozarova (éd.), avec la participation de Vadim Kasevich, *L'École phonologique de Leningrad : histoire et modernité*, Lausanne, Université de Lausanne, 2015, 233 p., ill. — ISBN : 978-2-9700801-9-0 [Cahiers de l'ILSL, n° 43].

Cette nouvelle publication du Centre de linguistique et des sciences du langage de l'Université de Lausanne illustre une fois de plus la vitalité du Centre de recherches en histoire et épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale (CRE-CLECO), fondé par le professeur Patrick Sériot et dont sont membres les éditeurs de ce recueil. Nous avons d'ailleurs déjà rendu compte ici même de plusieurs parutions antérieures¹, cependant que les membres de cette équipe ont participé activement à plusieurs numéros de notre revue².

La thématique du présent recueil concerne l'école phonologique de Leningrad, appellation retenue par les auteurs du recueil,

1. Voir par exemple P. Sériot (éd.), *Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIII^e siècle à nos jours*, Lausanne, 1996 (voir *Slavica Occitania*, 5, 1997, p. 299-304) ; Ekaterina Velmezova (éd.), *Philologie slave. Linguistique – Analyse littéraire – Histoire des idées* (Études de lettres, 4, 2009), Lausanne (voir *Slavica Occitania*, 31, 2010, p. 347-354) ; Elena Simonato & Sébastien Moret (éd.), *La Linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes*, Lausanne, 2014 (voir *Slavica Occitania*, 41, 2015, p. 483-492).

2. Voir les numéros 17 (*Entre Russie et Europe : itinéraires croisés des linguistes et des idées linguistiques*) et 20 (*Mosaïques germano-slaves et minorités d'Europe centrale et orientale*, 2005) ; rappelons aussi que nous sommes entièrement redevables du n° 40 à Ekaterina Velmezova (*L'École sémiotique de Moscou-Tartu / Tartu-Moscou*, 2015).

même si l'on en retrouve les prémisses dès avant 1914 et si certains chercheurs (comme Popov ou Skrelin dans le présent recueil) se réfèrent désormais à l'école phonologique de « Saint-Petersbourg ». On sait que cette école est l'une des deux branches historiques de la phonologie russe, l'autre étant celle de Moscou ; des différences théoriques importantes distinguent ces deux écoles, même si l'une et l'autre sont issues de l'enseignement de l'illustre linguiste polonais Baudouin de Courtenay (1845-1929) aux universités de Kazan puis Saint-Petersbourg³ ; en schématisant quelque peu, on pourrait dire que les phonologues moscovites sont plus sémioticiens, considérant le phonème avant tout comme un signe linguistique, alors que leurs collègues de Saint-Petersbourg, prenant la suite de Lev Ščerba, privilégient son aspect matériel, phonétique, ainsi que sa perception acoustique ; ceux-ci se sont donc fait, sans qu'on puisse s'en étonner, une spécialité de la phonétique et de ses applications pratiques, ce qu'illustre le présent recueil ; avant de le passer en revue, on rappellera qu'il était de fait déjà annoncé par l'article de Natalia Svetozarova publié dans un précédent n° 40 des *Cahiers de l'ILSL* et intitulé « La phonologie et la phonétique appliquée au département de phonétique de l'université de Leningrad (1950-1970) »⁴. Autre précision importante, le présent recueil regroupe pour l'essentiel des textes déjà publiés de 1970 à 2014, ici et là, en russe, et les rend ainsi commodément accessibles au lecteur francophone. Font exception l'introduction de Vadim Kasevič et la plupart des notices (mises à part celles de Margarita Matusevič et Lev Zinder) ; on peut supposer aussi, en l'absence de précision, que les textes de Mixail Popov (p. 63-72), Nina Ljubimova (p. 111-119) et Ljudmila Verbickaja (p. 161-173) relèvent de cette catégorie ; c'est en revanche plus douteux pour la contribution de Bondarko et de la même Verbickaja (p. 13-20), Bondarko étant décédée depuis 2007. Par ailleurs, la logique de succession des différents textes à l'intérieur de chaque partie n'est pas évidente, et il ne peut s'agir de l'ordre chronologique annoncé dans l'introduction p. 1 (dans la seconde partie, se succèdent les années de parution 1988, 1974, 1981, 2014...)

Le recueil est organisé autour de son introduction et de trois grandes parties : Histoire, Modernité, Annexes biobibliographiques. Soit au total 16 contributions auxquelles il faut ajouter 11 notices.

3. Pour plus de détails, nous renvoyons le lecteur à notre article « L'École phonologique de Leningrad et l'École phonologique de Moscou », *Histoire, Épistémologie, Langage*, Paris, XVII/2, 1995, p. 183-209.

4. Elena Simonato & Sébastien Moret (éd.), *op. cit.*, p. 47-72.

L'introduction est signée par Vadim Kasevič, éminent orientaliste (il s'était d'abord spécialisé en birman) qui s'intéresse également aux problèmes de la linguistique générale ; il tente de préciser les notions d'« école » en linguistique, puis celle du phonème chez Ščerba (1880-1944) en l'opposant à celles de l'École de Moscou et de l'École de Prague ; comme toujours, la pierre d'achoppement est le statut à accorder aux allophones dont Ščerba fait des phonèmes à part entière, comme dans *roga* [ro:ga], génitif singulier de *rog* [ro :k], « la corne » où [k] est considéré comme un phonème et non comme une variante positionnelle de /g/ à la fin du mot (Moscou) ou comme un « archiphonème » (selon le Cercle Prague). Ce faisant, Kasevič met en valeur l'originalité des intuitions de Ščerba et les implications de sa pensée, comme par exemple le fait que les langues monosyllabiques du type du chinois ignorent la notion de phonème (p. 9).

Commence ensuite le chapitre I consacré à l'histoire de l'École de Leningrad (p. 13-72) qui comporte six textes différents ; on y relèvera entre autres un texte introductif de Bondarko et Verbickaja intitulé « Un linguiste de l'«Âge d'argent» » toujours actuel (p. 13-20) qui propose un panorama précis et circonstancié de la vie et de l'activité du savant ; on se demande pourtant ce que vient faire l'«Âge d'argent» dans un texte qui ne comporte aucune référence littéraire. Suit une analyse extrêmement minutieuse du principal titre de gloire de Ščerba, sa fameuse étude sur les voyelles russes de 1912, par Lev Zinder (élève du maître) et Lidja Bondarko (élève de Zinder...) (p. 21-40) que l'on peut considérer comme le texte fondateur de la phonologie léningradoise. On trouve ensuite « Le russe moderne. Phonétique. (Préface) » par Margarita Matusevič (p. 41-50), texte de 1976 qui servait de préambule à une description phonétique du russe appliquant les théories de Ščerba, avec, en particulier, des considérations fort intéressantes sur l'idée de différents styles coexistant dans l'activité langagière. Suit une courte étude passionnante de Zinder datée de 1970, « Les «paires minimales» » (p. 51-56) qui remet en cause le critère sémantique généralement admis pour distinguer ces « quasi-homonymes » en faisant appel à l'histoire des théories linguistiques (depuis Lomonosov !) :

En ce qui concerne le fait même qu'il existe des paires minimales dans les langues, il ne trouve pas son explication dans la fonction distinctive du phonème. En effet, la paire minimale témoigne uniquement du fait qu'une paire de sons peut, dans une langue donnée, se trouver dans une même position phonologique. C'est cela qui fonde une opposition phonologique. Il est tout à fait naturel

que, grâce à la capacité des différents phonèmes de se trouver dans une même position, peuvent se former par hasard (pour différentes raisons) des suites de phonèmes qui ne se différencient que par un seul élément, ce qu'on appelle quasi-homonymes, ou paires minimales. (p. 55)

On trouve ensuite un bref rappel des « séminaires auditifs du Département de phonétique de l'université de Leningrad » par Mirra Gordina et Natalia Svetozarova (p. 57-62) ; ces séminaires, inaugurés par Ščerba, visaient à mettre en place et cultiver chez les participants à l'aide d'une méthodologie extrêmement pointue une « ouïe phonétique », base du travail ultérieur sur le matériau sonore de la langue (on pense ici à la *Obrphonetik* cultivée par les phonéticiens allemands). C'est ensuite Mixail Popov qui clôt cette première partie avec une étude fournie qui envisage le rôle de l'approche morphématique dans la définition des morphèmes (« From the history of St. Petersburg [Leningrad] phonological school: on the formation of morphological criteria in phonology », p. 63-72) ; Popov démontre à l'aide de nombreux exemples que, contrairement aux idées reçues, les Pétersbourgeois sont allés beaucoup plus loin en suivant Ščerba que les Moscovites dans le recours au morphémisme pour définir les phonèmes, combinant à la fois la phonétique et les lois d'analogie ; et Popov de conclure en citant Zinder qui écrivait en 1948 : « Autonomy of speech sounds is determined after all by the morphological analysis⁵ ».

La deuxième partie du recueil qui porte le titre de « Modernité » (p. 73-173) regroupe 9 contributions qui offrent l'intérêt de nous montrer comment l'École phonologique de Leningrad a su ouvrir l'héritage théorique de Ščerba aux nouvelles directions nées dans la linguistique contemporaine : étude de la parole spontanée, distinction saussurienne entre langue et parole, styles de prononciation, étude de l'intonation, situations de communication verbale, étude des mécanismes de perception... Sans entrer dans les détails, on trouvera ici des contributeurs bien connus des russisants comme Lija Bondarko, Ljudmila Verbickaja, Margarita Matusevič... Ces textes montrent que l'École phonologique de Leningrad n'a cessé d'être un laboratoire d'idées capable de se remettre constamment en question et ouvert sur l'avenir ; c'est dans cet esprit que Pavel Skrelin se livre à la prospective dans « Leningrad Phonological

5. L.R. Zinder, 1948, « Suščestvujut li zvuki reči ? » [Les sons de la parole existent-ils ?], *Izvestija AN SSSR. Serija literatury i jazyka*, VII/4, p. 299.

School in the 21st Century » (p. 161-173) ; il nous rappelle que la digitalisation et le numérique ont renouvelé les techniques d'investigation de la langue orale à Saint-Pétersbourg et ouvert la voie à de nombreuses découvertes, auxquelles les étudiants ont été étroitement associés. La conclusion est évidente : « [...] The Ščerba's school is still alive and working on diverse aspects of contemporary research in phonetics and phonology » (p. 149). On signalera pour terminer une dernière contribution signée de Ljudmila Verbickaja, fort intéressante, qui nous propose de faire le point sur « La norme phonétique du russe contemporain et ses changements » (p. 161-173) ; on a là une synthèse détaillée qui pose le problème de la « norme » dans le langage tout en reprenant la vieille obsession russe de la « pureté de la langue » : « Il s'avère que la norme est un idéal auquel aspirent tous les locuteurs. La pureté de la langue russe dépend de la réalisation de cette aspiration » (p. 172).

Le lecteur francophone dispose ainsi d'une sorte d'anthologie, très riche, ou de manuel encyclopédique, fort utile pour se repérer dans un domaine de recherche très peu connu à l'étranger ; c'est le cas en France, en particulier, où les russistes utilisent prioritairement la phonologie moscovite, et cela même si toute ma génération a tiré le plus grand profit du manuel de Matusevič intitulé *Comment on prononce le russe*⁶ ; le lecteur peut se faire ici une idée précise de l'activité passée et présente des représentants de l'École de phonologie de Leningrad, loin des images souvent biaisées et tendancieuses qu'ont répandues les tenants de la phonologie moscovite, et cela non sans un certain ostracisme⁷ ; de fait, c'est tout un pan important de la linguistique russe et soviétique qui est ici mis en valeur, avec cette particularité que la phonologie a pratiquement monopolisé la scène linguistique à Leningrad au détriment d'autres directions ; on aurait peut-être pu insister ici sur le fait que plusieurs de ses représentants ont excellé dans d'autres domaines que celui de la langue russe, suivant en cela l'exemple du père fondateur Ščerba, ce qui montre leur ouverture aux langues étrangères et au

6. M.I. Matusevič & N.A. Šigarevskaja, *Comment on prononce le russe*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1962.

7. L'anthologie de la phonologie russe publiée par Reformatskij en 1970 n'évoque l'École de Leningrad qu'à la marge et ne reproduit que des textes moscovites (Reformatskij, *Из истории отечественной фонологии. Очерк. Хрестоматия* [Pages d'histoire de la phonologie nationale. Essai. Chrestomathie], Moscou, 1970.

comparativisme ; tel est le cas pour les germanistes Zinder et Svetozarova, pour Kasevič, spécialiste des langues de l'Asie du Sud-Est, pour Gordina, auteur d'études sur le français et le vietnamien, pour Ljubimova, spécialiste du domaine finnois, tandis que Matusievič exerçait ses compétences en bulgare et dans les langues de Sibérie (evenki) et du Grand Nord. C'est avec un grand intérêt que nous avons appris que Svetozarova était en train d'inventorier le vaste fonds d'enregistrements du folklore germanique recueilli par Viktor Žirmunskij⁸ lors de ses expéditions ethnographiques dans les colonies allemandes de la région de Leningrad et d'Ukraine dans les années 1920 (p. 216), collection demeurée jusqu'à maintenant inexploitée à l'Académie des sciences de Russie. Dans un autre registre, on peut s'étonner de l'absence de toute allusion aux vicissitudes de l'histoire auxquelles n'ont guère pu échapper les membres de l'École dans une ville frappée en priorité par la campagne contre le « cosmopolitisme » lors des épurations jdanoviennes de 1946, suivie du retournement de la discussion linguistique de 1950 ; on y apprend tout juste que Mirra Gordina a été alors licenciée de l'Institut du Langage et de la Pensée (p. 183).

L'ouvrage se signale par un gros travail de traduction des originaux russes avec le choix judicieux d'y associer des russophones (Elena Simonato ainsi que, en deux occasions, Irina Ivanova) et un francophone (Jean-Baptiste Blanc), ce qui est un gage d'exactitude et de correction ; font exception quelques intrusions anglophones : l'introduction de Vadim Kasevich (p. 3-11), le texte de Mixail Popov (p. 63-72), celui de Pavel Skrelin (p. 135-154) et plusieurs notices biobibliographiques dont celle, particulièrement importante, consacrée à Lev Zinder (p. 225-226) ; de même, dans les bibliographies, si les titres ont été accompagnés en général avec rigueur de leur traduction française, il existe des exceptions où la traduction est anglaise (voir pour Popov, p. 205-207) ; il aurait été préférable de traduire tous ces textes en français pour respecter l'unité du volume, ne serait-ce que pour rendre hommage à Lev Ščerba qui était allé se former en 1907-1908 dans le laboratoire de phonétique de l'abbé Rousselot à Paris et auprès de Paul Passy ; il était un fin connaisseur de la langue française comme en témoignent toujours

8. Lev Zinder fut l'un de ses élèves et de ses collaborateurs sur le terrain, ce qui est rappelé à la p. 225.

son *Dictionnaire russe-français* de 1939⁹ et sa *Phonétique du français*¹⁰ de 1937.

Pour terminer, nous émettrons quelques légères critiques. Tout d'abord, le recueil n'échappe pas au risque des redites, difficilement évitables quand différents auteurs traitent d'un même objet. Les références des textes reproduits nous laissent parfois dans l'incertitude ; en leur absence, doit-on en déduire qu'il s'agit de textes inédits traduits du russe ? On peut ainsi s'interroger pour le texte de Bondarko et Verbickaja, « Un linguiste de l'«Âge d'argent» toujours actuel » (p. 13-20), dont l'un des auteurs, Lija Bondarko, est décédé depuis 2003, ce qui laisse penser qu'il s'agit d'une réédition, même si la date de première édition n'est pas précisée. À noter que manque la date de publication de l'original russe du texte de Mirra Gordina (p. 83). Les coquilles sont exceptionnelles et concernent surtout les transcriptions (p. 206, *rukopisiakb* pour *rukopisjax* ; p. 213, *Zeitschrift der Friedrij Schiller Universitat* pour *Zeitschrift der Friedrich Schiller Universität* ; p. 217, *proiznoseniya* pour *proiznošenija* ; p. 231, *Foreward* pour *Foreword*...) ; les aspérités du français ne sont pas moins rares (« deux autres linguistes dont on ne saurait *surestimer* le rôle » pour *sous-estimer* alors qu'il ne s'agit rien de moins que Zinder et Matusevič ; « *en ligne avec* les traditions d'édition... », p. 2, qu'on remplacerait volontiers par *conformément aux*... ; « les *élaborations* portant sur la transmission de la parole », p. 180. (?) ; « *Professeure* Lioubimova a fait des conférences... », p. 193...). On relèvera par ailleurs que la bibliographie des œuvres de Ščerba (« liste des travaux », p. 175-177) est loin d'être exhaustive, comme nous avons pu le constater en la comparant avec celle parue dans ses *Œuvres choisies sur la langue russe* de 1957¹¹ ; ont été omis des textes concernant la phonétique appliquée et la pédagogie, auxquels s'ajoutent

9. L. V. Ščerba & M. I. Matusevič, *Russko-francuzskij slovar'*, Moscou, 1939 (nombreuses rééditions jusqu'en 1990). À cette version de 50 000 mots a succédé une version élargie de 200 000 mots (*Bol'soj russko-francuzskij slovar'*) dont la 7^e édition est datée de 2007.

10. L. V. Ščerba, *Fonetika francuzskogo jazyka. Očerki francuzskogo proiznošenija v sravenii s russkim* [Phonétique du français. Essai de la prononciation française comparée à celle du russe], Leningrad – Moscou, 1937 (7^e éd., Moscou, 1963).

11. L. V. Ščerba, *Izbrannye raboty po russkomu jazyku*, Moscou, 1957, p. 181-182.

des textes plus théoriques comme « Les problèmes à l'ordre du jour de la linguistique »¹².

Ajoutons encore que nous avons apprécié la présentation standardisée qui est celle de la collection, avec le même format, très maniable (15 x 21) ; signalons deux portraits de Ščerba, (p. 3, 20) et, à la p. 62, deux photographies d'archives datée de 1951 et 1974 où l'on retrouvera les principaux acteurs du Département de phonétique de l'Université de Leningrad à ces dates. Par ailleurs, la page de couverture est agrémentée d'une jolie vignette en couleur des bâtiments historiques de l'Université de Saint-Pétersbourg qui se dresse depuis sa fondation en 1724 par Pierre I^{er} dans son site grandiose que baignent les flots majestueux de la Neva.

Roger Comtet
LLA – CREATIS
Université de Toulouse – Jean Jaurès

12. « Očerednye problemy jazykovedenija », *Izvestija AN SSSR. Otdelenie literatury i jazyka*, IV/5, 1945.

Cécile Gauthier, *L'imaginaire du mot slave dans les langues française et allemande, entre dictionnaires et romans*, Paris, Pétra Éditions, 2015, 521 p. – ISBN 978-2-84743-076-9

Cet ouvrage s'inscrit dans la série « Sociétés et cultures post-soviétiques en mouvement », collection dirigée par Virginie Symanic et Marlène Laruelle et hébergée par les éditions Pétra. Il prend la suite de 10 autres titres parus depuis 2010 et qui s'inscrivent dans cette même thématique, comme, par exemple, *La quête d'une identité impériale. Le néo-urasisme dans la Russie contemporaine*, de Marlène Laruelle, paru en 2010, jusqu'à *Les eaux-delà du Danube, études d'ethnologie balkanique* de Marianne Mesnil publié en 2015. Tous ces ouvrages veulent illustrer, au-delà des stéréotypes, une même thématique, celle des nouvelles idéologies de l'ancienne Europe de l'Est qu'il s'agit de resituer, à en croire les éditrices, « dans leur profondeur historique », tout en réfléchissant « aux représentations, y compris esthétiques, et aux discours qu'elles suscitent, en valorisant les recherches en histoire des idées, en épistémologie comparée des discours et en anthropologie sociale » (p. 4).

Nous allons donc examiner l'ouvrage selon cette perspective. Précisons tout d'abord qu'il correspond à une thèse de doctorat de littérature comparée rédigée sous la direction de Mme Tiphaine Samoyault et soutenue en 2009 à l'université de Paris-VII ; l'auteur enseigne par ailleurs la littérature comparée à l'Université de Reims. Signalons au passage que notre revue avait publié le résumé de la thèse dès 2010¹. Le plan proposé comporte une introduction substantielle (p. 11-38), une première partie intitulée « Une histoire du mot *slave*, entre gloire et servitude » (p. 41-179), une deuxième par-

1. *Slavica Occitania*, 30, 2010, p. 331-340.

Slavica Occitania, Toulouse, 42, 2016, p. 393-401.

tie « Imaginaires comparés du mot *slave* dans la fiction romanesque (p. 185-296), une troisième partie « Langues et locuteurs : l'altérité linguistique slave comme matériau romanesque (p. 299-459), une conclusion (p. 461-467), des annexes (p. 469-475), une bibliographie très fouillée (p. 477-510) et, pour finir, un index des noms de personnes (p. 511-518)². Le tout s'appuie sur un corpus minutieusement dépouillé : celui des dictionnaires et encyclopédies du XIX^e au XX^e siècle de langue allemande et française pour alimenter la première partie, et celui qui illustre les deux autres parties et qui est constitué par 47 romans se partageant pratiquement à égalité entre les deux langues et concentrés sur la première moitié du XX^e siècle³. On relèvera que ce corpus associe aussi bien des œuvres d'auteurs reconnus que la littérature dite « populaire » qui connut son heure de gloire avant et après la guerre de 1914.

On voit d'emblée que l'auteur reprend une problématique qui a cours depuis quelque temps dans la germanistique, celle d'une vision « triangulaire » des relations entre les mondes francophone, germanophone et slave, dépassant de ce fait la perspective des « regards croisés » illustrée par une série de recherches où la comparaison s'inscrit le plus souvent dans une relation binaire⁴. Et pourtant, au fil de la lecture, on se rend compte que c'est bien la relation bijective entre France et Allemagne, alimentée par le rapport à un même objet, la slavité, qui a été privilégiée ; à la limite, on pourrait avancer qu'on en apprend ici beaucoup plus sur l'éternel binôme franco-allemand et ses rivalités que sur son rapport aux Slaves. Et, de fait, on aurait pu envisager la thématique de l'ouvrage non pas d'après une relation bijective, mais sous forme d'arborescences ou de schémas en étoile rayonnant autour de chacun des items envisagés (comme dans la dynamique des associations), ce qui aurait été finalement beaucoup plus fidèle à la perspective du « triangle » annoncée dans la préface à l'ouvrage ; on doit reconnaître cepen-

2. À noter que ces différentes parties sont organisées en chapitres annoncés en numérotation continue.

3. Ne font exception que *Germinal* (1885), *Cœurs russes* de Vogüé (1893), et le recueil *Gottesmutter* de Sacher-Masoch de 1883 (cité dans sa traduction française de 1886, *Sascha et Sachka. La mère de Dieu*).

4. Voir par exemple des livraisons de *Slavica Occitania* telles que les deux numéros de *Germanoslavica* de 1997 (n° 4) et de 1999 (n° 9), avec la spécification de *Religion et interculturalité germanoslave*. En fait, on peut même envisager des constellations « quadrangulaires » (voir Michel Espagne éd., *Russie France Allemagne Italie, Transferts quadrangulaires du néoclassicisme aux avant-gardes*, Tusson, du Lérôt Éd., 2005).

dant que cette approche a été appliquée dans le premier chapitre de la deuxième partie mais que, si elle avait été systématisée, l'étude, déjà fort volumineuse, aurait pris des dimensions difficilement gérables ; en fait, cette option classiquement comparatiste s'imposait par le fait que les langues slaves n'entraient pas de toute évidence dans les compétences linguistiques de l'auteur, ce qui l'a contraint, dès que l'on aborde ce domaine, à utiliser des traductions ou des sources de seconde main⁵, sauf quand les auteurs slaves se sont exprimés directement en français⁶.

Dans son introduction, l'auteur souligne tout d'abord que sa démarche se veut interdisciplinaire, au croisement des sciences du langage, de l'histoire des idées, de l'histoire culturelle (p. 20) et de la littérature comparée (p. 23) ; c'est pour ensuite nous livrer une longue réflexion théorique sur le statut du mot en général en rappelant d'abord ce qui, pour les linguistes, est une évidence, à savoir que tout mot ne peut être considéré comme « un élément isolé et isolable » (p. 12), et qu'il ne saurait exister qu'en contexte, selon l'axe syntagmatique de la langue qu'avait mis en évidence Saussure ; suit cependant la thèse antagoniste d'une certaine autonomie du mot à partir de tout un argumentaire qui en appelle à sa faculté d'isolement, qu'il soit appréhendé en soi, comme signifiant, comme forme iconique, ou attesté par les répertoires que sont les dictionnaires, ou encore dans sa capacité à nourrir l'imaginaire et à permettre une infinité de manipulations ; par là, l'auteur ne fait que reprendre, sans peut-être toujours bien s'en rendre compte, un autre grand principe linguistique qui veut que les unités du langage n'existent que dans des séries associatives, que ce soit *in presentia* ou *in absentia*, ce qui revient à prendre en considération l'autre axe saussurien dit paradigmatique. Le mot « slave » ne fait ainsi que se situer au centre d'une constellation largement ouverte de signifiés, qui peuvent être autant de « rêveries » ; les développements qui exposent les références bibliographiques de cette conception ainsi que tout ce qui concerne l'image de la slavité en France et en Allemagne sont particulièrement touffus, et nécessitent toute l'attention du lecteur.

5. Dont l'irremplaçable anthologie *La langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII^e au XX^e siècle)*, éditée par P. Caussat, D. Adamski & M. Crepon, Sprimont, Mardaga, 1996.

6. Comme Tchaadaev dans ses *Lettres philosophiques* de 1836 (voir p. 134, 219-220) ou Mickiewicz avec son cours de littérature slave (1845) et *Les Slaves* (1849) publiés lors de son séjour à Paris.

On en vient ensuite à la première partie intitulée, comme nous l'avions annoncé, « Une histoire du mot *slave*, entre gloire et servitude » et qui est nourrie essentiellement par l'étude comparative des encyclopédies et dictionnaires dans les mondes germanique et francophone, ce que l'auteur dénomme « le discours lexicographique » (p. 464). L'auteur fait ici un sort particulier aux noms propres désignant des peuples, ce qui nous éloigne de la thèse saussurienne sur l'arbitraire du signe. Peu à peu, si l'on suit l'auteur, aussi bien en Allemagne qu'en France, le terme même de *Slave* se serait peu à peu dégagé de la notion de *esclave* dont on le faisait souvent dériver à partir du latin (*sclavus* > *esclavus*), tout en en conservant certaines connotations au gré de manipulations plus ou moins intéressées, puisque l'étymologie est aussi bien liée à la « rêverie » qu'à l'« imaginaire » (p. 46)⁷. La thèse soutenue par l'auteur est en effet que « le maniement des étymologies apparaît [...] comme un des lieux privilégiés de manipulation idéologique, en particulier nationaliste. » (p. 55) ; et la philologie, science phare du XIX^e siècle, semble ici occuper une place centrale, alimentant depuis Herder, au-delà d'une apparente scientificité, le mythe de « l'existence d'une race slave primitive, d'un type slave préservé » (p. 179). L'une des conclusions, inattendue, de ces développements, est cependant un relatif effacement de la présence du concept de *slave* dans la lexicographie de langue allemande par rapport à la française.

La deuxième partie explore l'imaginaire du mot « slave » dans la fiction romanesque, « le discours romanesque », pour reprendre les mots de l'auteur (p. 464), à partir du corpus qui avait été précisé au préalable. À travers une analyse fouillée des occurrences dans les textes, l'auteur confirme tout d'abord « une plus faible présence du mot dans les romans de langue allemande » (p. 185), ce qui conforte les conclusions de la première partie ; elle réussit aussi à montrer que les stéréotypes alimentés par le mot *slave/Slave*, tout ce qu'elle appelle « l'imaginaire du mot », fonctionnent différemment selon que celui-ci est adjectif ou substantif ; à cela s'ajoute, dans le premier cas, l'ambiguïté fréquente du terme dont le statut hésite entre celui d'adjectif de relation et celui d'adjectif qualificatif comme pour tous les adjectifs de nationalité. Mais là encore, la situation diffère selon que l'on se situe dans le monde germanique ou dans la francophonie, et selon l'époque, et cela indépendam-

7. Comme dans les étymologies « fantasmagoriques » (« fantastiques » selon l'auteur qui reprend ici l'expression de Sylvain Auroux, voir p. 22 et p. 508) du XVIII^e siècle basées sur des ressemblances superficielles du signifiant des mots hors de tout système ou toute considération sémantique.

ment des « différences de système existant entre la langue allemande et la langue française » (p. 187). L'analyse du fonctionnement des stéréotypes en contexte amène effectivement l'auteur à constater une plus grande familiarité avec le monde slave chez les germanophones.

Les multiples facettes de la slavité en appellent ainsi aussi bien à l'altérité qu'à l'identité, au pouvoir de séduction et de remise en question de l'exotisme et du métissage, à la quête de l'éternel Âge d'or de l'humanité incarné, depuis l'idéalisation qu'en avait faite Herder, par les Slaves, toujours d'ailleurs plus ou moins consciemment vus à travers le prisme de l'esclave, que l'étymologie du nom soit revendiquée ou fantasmée. Et, bien sûr, en dernier lieu, la comparaison permet d'éclairer les différences entre le monde anthropologique français et son équivalent germanique ; les Français paraissent beaucoup plus sûrs d'eux-mêmes face à l'altérité véhiculée par le monde slave et son imaginaire, alors même que leur appréhension du monde slave dépend pour beaucoup d'un savoir germanique jouant le rôle de filtre ou de relais ; au contraire, pour les Allemands, la confrontation avec un monde beaucoup plus proche avec lequel ils sont en contact direct (en Pologne, en Bohême, avec les Sorabes...) est source d'inquiétude et de questionnement sur leur propre identité, comme si celle-ci n'allait pas encore de soi. C'est ainsi que « [...] les discours seraient peut-être d'autant moins explicites que les stéréotypes seraient plus fortement ancrés dans les esprits » (p. 214). Reste que nous serions tentés, personnellement, de voir dans cette différence la marque d'une nation française constituée de bonne heure sur la base claire d'un contrat social, celui de la citoyenneté, alors que le monde germanique cherchait encore son unité et ses fondements dans l'ethnicité romantique (voir le critère racial de la nationalité) à l'aube du XX^e siècle.

Il aurait peut-être été possible de prolonger cette réflexion en se demandant s'il y avait une différence de perception du monde slave selon que l'on se situait en Allemagne ou dans l'empire austro-hongrois qui incluait de nombreux peuples slaves (Ruthènes, Polonais, Slovaques, Tchèques, Slovènes, Croates...) et où l'image des Slaves devait forcément être plus complexe et peut-être encore moins fantasmée qu'en Allemagne même. Les œuvres de romanciers autrichiens comme Joseph Roth, Sacher-Masoch ou Kafka font d'ailleurs partie des sources utilisées.

Nous n'avons pu dans le cadre de cette recension relever toutes les idées stimulantes et originales qui parsèment le texte et dont on

tirera le plus grand profit ; contentons-nous en exemple de citer l'image des Polonais vus par les Allemands comme un peuple anarchique et violent, inapte à s'organiser : « [...] les Polonais sont ainsi jugés responsables des partages dont ils ont été victimes à la fin du XVIII^e » (p. 228) ; et c'est ainsi que les responsabilités de la Prusse sont diluées lors des démembrements successifs de la Pologne⁸.

Au terme de cette revue, en espérant avoir donné une idée de l'extrême richesse et complexité de l'ouvrage, on ne peut que rendre hommage à l'érudition et l'esprit de synthèse de son auteur qui a réussi à maîtriser plusieurs champs de connaissance et un corpus très étendu selon la plus pure tradition comparatiste. La tâche n'allait pas de soi puisque nous avons affaire en fait à deux thèses, l'une basée sur le discours lexicographique, l'autre sur le discours romanesque. L'intérêt théorique que présentent de multiples développements dépasse d'ailleurs de loin le sujet *stricto sensu* dans la mesure où l'auteur y conduit toute une réflexion sur des sujets tels que la notion de stéréotype, celle des « emplois marqués du mot », « l'altérité slave comme altérité intérieure » etc. L'approche extrêmement minutieuse du corpus et l'exploitation de nombreuses lectures annexes s'inscrivent par ailleurs dans la tradition de la philologie, mais aussi au confluent de plusieurs disciplines comme la linguistique, dans sa dimension épistémologique (et spécialement l'étude des stéréotypes, particulièrement prisée de nos jours par les néo-humboldtiens), la théorie littéraire et la science historique. Tout cela se reflète dans la bibliographie extrêmement étendue qui clôt l'ouvrage. Ce travail de bénédictin, servi par une érudition impressionnante, éclaire sous un jour inattendu le couple franco-allemand et mériterait de servir de modèle pour d'autres investigations comparatistes aussi ambitieuses sur des sujets non moins sensibles. Il reste que l'extrême richesse des développements en rend souvent la lecture ardue et que les Annexes figurant à la fin de l'ouvrage ont le mérite d'introduire plus de lisibilité dans la masse de la littérature utilisée. On peut ajouter que, au regard de l'extrême richesse des matériaux utilisés, il aurait été utile de faire figurer le nom des auteurs cités dans la bibliographie dans l'index final.

Dans le détail, on appréciera que les citations traduites en français soient accompagnées de leur original allemand, y compris pour les œuvres dont il existe une traduction française, à de rares excep-

8. Il convient ici de rappeler qu'il y eut un quatrième et ultime dépeçage de la Pologne au Congrès de Vienne en 1815, suite aux partages de la fin du XVIII^e siècle qu'évoque l'auteur p. 228.

tions près (voir *Fouets et fourrures* et *Sascha et Sacha. La Mère de Dieu* de Sacher-Masoch), ce qui comblera les germanistes ; on retrouve ici une nouvelle exigence de notre époque, où l'on souhaite juger par soi-même de l'adéquation entre langue source et langue cible⁹. Par contre le fait qu'il n'y ait aucun titre en langue « slave » fait qu'il nous manque l'effet miroir qui aurait été fort intéressant quant à la réception de ces représentations élaborées en Occident par les principaux intéressés et ce qu'ils ont pu en renvoyer en France et en Allemagne. Les mentions sont ici relativement rares (voir p. 133-136 les slavophiles, p. 133 la figure christique de la Pologne martyr chez Mickiewicz...). De fait, on reste tributaire des textes des auteurs slaves rédigés en français ou allemand ou traduits et l'information se fait logiquement plus fragile dès que l'on aborde directement le domaine proprement slave ; dans la citation tchèque du philologue Josef Jungmann (1773-1847) de la p. 149, par exemple, il manque l'accent de *slowanského*, l'usage de *w* au lieu de *v* y est un archaïsme, de même que le mot *slowanština* qui désigne désormais le vieux slave et non plus « la langue slave, ou encore toute chose slave ». Le linguiste polonais Baudouin de Courtenay est présenté comme « ayant contribué à diffuser auprès des formalistes russes les théories linguistiques allemandes » (p. 53, n. 1), alors que son principal titre de gloire est bien plutôt d'avoir fondé la phonologie dans le cadre de l'École linguistique de Kazan.

On peut enfin pour terminer se demander aussi si la thématique de l'ouvrage entre bien dans l'orientation de la collection, qui vise les « sociétés et cultures post-soviétiques » ; à moins que l'étude n'anticipe sur des représentations qui perdureraient jusqu'à aujourd'hui ? Mais cela méritait pour le moins d'être argumenté.

Pour terminer, venons-en à quelques remarques de détail. Il y a une erreur bénigne venue des publications anglo-saxonnes et malheureusement encore trop fréquente sur le nom de famille de l'illustre linguiste polonais Jan *Baudouin* de Courtenay (1845-1929) orthographié deux fois Jan *Baudoin* de Courtenay (p. 53) concurremment avec l'orthographe correcte qui a été par contre respectée dans toutes les autres occurrences. Il aurait été intéressant de mieux cibler l'article aussi intéressant que peu connu de celui-ci, paru dans la *Grande Encyclopédie* de Marcelin Berthelot (titre et pages de l'entrée, tome, année de parution ?) et qui est évoqué p. 48, dans la

9. Voir par exemple l'excellente collection des « Bilingues en sciences humaines » publiée par les éditions Lambert-Lucas à Limoges où l'on trouve déjà quatre grands classiques de la sociolinguistique russe. Ajoutons que cette présentation devrait être la règle dans tout travail de recherche universitaire.

n. 3. L'évocation des études slaves en France (voir p. 83, n. 2) aurait pu être complétée par l'article très complet de Jacques Veyrenc « Histoire de la slavistique française » de 1985 qui a le grand avantage d'avoir été composé par un slavisant¹⁰. La mention d'Adam Smith (1723-1790) à la p. 92, surtout connu comme père de l'économie politique, aux côtés des grammairiens philosophes Rousseau, Condillac et Herder, méritait d'être justifiée pour un lecteur non averti (il a été l'un des premiers en 1759 à théoriser la typologie des langues à partir du passage du synthétisme à l'analytisme dans la plupart des langues d'Europe¹¹). L'abbé-évêque jureur Grégoire (1750-1831) est qualifié de « savant » (p. 107, n. 5) alors qu'il est surtout connu comme homme politique et que ses écrits sont plutôt ceux d'un publiciste, même s'il a initié l'enquête linguistique ayant abouti à proscrire l'usage des patois. De la même manière, le romancier Johann Grimmelshausen (1620-1676), auteur du *Simplicissimus*, ne peut être considéré comme un « éminent penseur », pas plus que le grammairien Justus Georg Schottel (1612-1676) (p. 121, n. 2).

L'usage du terme de *Sorabes* semble beaucoup plus courant en français que celui de *Sorbes* pour désigner la minorité slave de Lusace ; on a là un germanisme suivant l'allemand *Sorben* (où on l'utilise concurremment avec *Wenden*)¹², alors que *Sorabes*, adopté par Larousse dès 1875 (voir p. 160) est devenu chez nous la règle. La redécouverte récente du texte de la *Légende de Novogorode* de Blaise Cendrars à travers sa traduction russe (voir p. 461-462) demanderait à être relativisée depuis l'article de Dany Savelli paru en 2005 dans la *Revue de littérature comparée* qui fait de ce texte une pure falsification. L'auteur cite les russophobes Henri Martin (1810-1893) et Frantizek Duchinski (1827-1893) dans ses développements sur le nom des Slaves (p. 139-140), ce qui aurait pu être développé en rappelant qu'il y eut en France, au XIX^e siècle une véritable école russophobe, alimentée par la polonophilie exacerbée des années 1830, et qui niait le caractère slave des Russes en voyant en eux des « Touraniens » rattachés à l'Asie ce qui permettait à Louis

10. J. Veyrenc, « Histoire de la slavistique française », in J. Hamm & G. Wyrzens (éd.), *Beiträge zur Geschichte der Slavistik in nichtslavischen Ländern*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (Schriften der Balkankommission, Linguistische Abteilung, t. XXX), 1985, p. 245-303.

11. Voir E. Coseriu, « Adam Smith and the Beginnings of Language Typology », *Historiographia linguistica*, 10/2, 1983, p. 1-12.

12. En fait, repris d'un article de la germaniste Isabelle Solerès cité p. 167, n. 2, à propos de Theodor Fontane.

Leger d'affirmer : « Cette démonstration établie, l'Europe éliminait la Russie comme un corps étranger et la Pologne redevenait ce qu'elle était ou ce qu'elle croyait être du temps des Sigismond et des Sobieski¹³ ». Remarquons aussi la graphie *Léger* au lieu de *Leger*, systématique (à l'exception de l'index, p. 514), alors que l'intéressé, patriarche des études slaves en France (1843-1923), se faisait un point d'honneur d'orthographier son nom sans accent aigu. Par ailleurs l'usage de *Slawen/slawisch* l'emporte largement en allemand sur celui de *Slaven/slavisch*, contrairement à ce qui est suggéré p. 17, n. 3.

Dans la bibliographie, l'ordre de présentation des entrées varie sans que cela soit bien spécifié entre l'ordre chronologique (voir le corpus lexicographique, p. 477-484) et l'ordre alphabétique des auteurs, quitte à ce que celui-ci ne soit pas toujours respecté (voir p. 500, pour SÉRIOT, ou p. 501 pour ROPERT, ou p. 502 pour MA-SLOWSKI) ; voir aussi à la p. 517, dans l'index, la confusion entre V et W. On aurait gagné aussi dans l'index à restituer l'accentuation des noms propres annoncés en capitales (voir CARRERE D'ENCAUSSE, CREPON...). L'index n'est d'ailleurs pas absolument rigoureux, certaines pages de renvoi n'y figurant pas (*Leger*, p. 174 ; Claude Anet, p. 226 ; Paul Bourget et Alexandre Vialatte p. 293...).

Il y a en général un effort louable de transcription et de conformité des vocables slaves, mais il demeure des erreurs ou des questions en suspens : voir, au lieu de la forme tchèque Šafařík, l'orthographe slovaque Šafárik (p. 52, 117...) (à côté de Šafařík, p. 168, qui omet l'accent de longueur) ; or, même si cet éveillé de la renaissance nationale en Bohême et Slovaquie était slovaque, c'est en tchèque et à Prague qu'il a publié la plupart de ses écrits, ce qui fait que c'est la forme tchèque de son nom de famille qui servait jusqu'ici de référence avant le divorce entre Tchèques et Slovaques. Ajoutons encore que les bévues font vraiment figure d'exception dans un texte aussi long et aussi dense dont on appréciera le français précis et aisé¹⁴.

Roger Comtet

LLA – CREATIS

Université Toulouse Jean Jaurès

13. Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile*, Paris, 1905, p. 20. Cette russo-phobie a connu son homologue en Allemagne à la même époque.

14. Citons pour mémoire : p. 31, n. 3 « la Bosnie-Herzégovine qui est devenu » ; p. 33, n. 3, *combattif* ; p. 103, à propos de Herder, *Philosophie des Geschichte der Menschheit* pour *der Menschheit*...

N. I. Šitova, *Rukopisi starobrdjaca T. F. Bočkareva v kontekste istorii i kul'tury starobrdjacev Ujmona (XVIII-XXI vv.)* [Les manuscrits du vieux-croyant T. F. Botchkarev dans le contexte historique et culturel des vieux-croyants d'Ouïmon], Gorno-Altajsk, RIO Gorno-Altajskogo gosudarstvennogo universiteta, 2013, 360 p. – ISBN 978-5-91425-089-5

L'A. présente et publie quatre cahiers manuscrits de Timofej Fillipovitch Botchkarev (Timofej Fillipovič Bočkarev) (1917-2011), vieux-croyant de la vallée d'Ouïmon (Ujmon) de la rivière Katoune (Katun') dans le Haut-Altai, rédigés à la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle. Les deux premiers relatent l'histoire de la famille Botchkarev (XVIII^e - XIX^e siècle), originaire de la région de Moscou, et son émigration en Sibérie, le second rapporte des souvenirs de la période 1920-1940, avec notamment la collectivisation et les camps d'exploitation forestière. L'A. étudie d'abord l'origine du groupe de vieux-croyants de la vallée d'Ouïmon en recoupant le témoignage de Botchkarev avec d'autres sources (ethnographes du XIX^e siècle, expédition de N. K. Roerich en 1926 et autres, archives). À partir d'enquêtes sur le terrain et de sources ethnographiques, N. I. Chitova [Šitova] expose l'histoire « ethno-sociale » de ces vieux-croyants au XX^e siècle (c'est-à-dire essentiellement leur sort lors de la collectivisation, inséparable de la lutte antireligieuse), avec des statistiques démographiques allant jusqu'au début du XXI^e siècle, leur vision du monde (mythe de *Belovod'e* ou Royaume des Eaux blanches, idéal conjugal, rapports interethniques et interconfessionnels, attitude envers la nature), et leurs conceptions et pratiques religieuses, empreintes de piété, d'interdits, et de croyances eschatologiques. Le différentialisme ethnique et religieux tend de nos jours à s'estomper. Cette étude ethnographique représente

environ le quart de l'ouvrage, la publication des cahiers manuscrits occupant le reste.

Les vieux-croyants d'Ouïmon, au nombre d'environ un millier au début du XX^e siècle, sont des vieux-croyants sans-prêtres du courant (*soglasie*) *starikovskoe* ou *časovennoe* (chap. IV). Ce groupe a été formé par des migrants de Russie centrale (provinces de Perm et de Viatka), province de Tomsk, Boukhtarma et autres endroits. Les fuyards furent absous (et soumis à l'imposition, mais non au service militaire) par Catherine II en 1792, après avoir vécu 65 ans en totale liberté (p. 25). Le village de Verkh-Ouïmon fut fondé par les Botchkarev en 1731. L'Altaï attirait les vieux-croyants non seulement par son éloignement des centres administratifs et répressifs, l'abondance de ses ressources naturelles, mais aussi par les légendes qui en faisaient le conservatoire presque paradisiaque de la vraie foi, sous le nom de *Belovod'e*, aux portes du mythique royaume de Shambhala. L'A. rappelle cette légende (p. 56-62) mais ne cite pas le récit de la quête de *Belovod'e* par un groupe de cosaques de l'Oural, en 1898¹, ni l'importante étude de K. V. Čistov, qui indique bien que la vallée d'Ouïmon était l'un des passages vers le « royaume de *Belovod'e* »².

Né en 1917, T. F. Botchkarev n'a pas fréquenté l'école soviétique ; il a appris à lire et à écrire durant un an ou deux auprès d'un instituteur engagé par les vieux-croyants pour leurs enfants. Il écrit en script (comme Gorki), souvent phonétiquement. L'A. a établi un texte qui conserve le style de l'original, mais dans lequel l'orthographe (en partie) et la ponctuation ont été corrigées pour faciliter la lecture. C'est le principe qui a été retenu pour la plupart des publications d'autres carnets de paysans, que l'on peut rapprocher de ceux de Botchkarev³. Les photographies d'une page de

1. G. T. Xoxlov, *Putešestvie ural'skix kazačkov v « Belovod'skoe cartsvo »* (predislovie V. G. Korolenko), *Zapiski Russkogo geografičeskogo obščestva po otdeleniju ètnografii*, t. 28, vyp. 1, 1903, p. 13-77. En français : G. T. Kokhlov, *Le voyage de trois cosaques de l'Oural au « Royaume des Eaux-Blanches »*, préface de Vladimir Korolenko, présentation, traduction et notes de Michel Niqueux, Paris, L'Inventaire, 1996, 205 p.

2. K. V. Čistov, *Russkaja narodnaja utopija*, Saint-Petersbourg, Dmitrij Bulanin, 2003, p. 279-331. Cet ouvrage est une version revue et augmentée de *Russkie narodnye social'no-utopičeskie legendy XVII-XIX vv.*, Moscou, Nauka, 1967.

3. Voir *Dnevnik Totem'skogo krest'janina A. A. Zamaraeva 1906-1922 gody* (éd. V. V. Morozov & N. I. Rešetnikov), Moscou, RAN, Institut Ètnologii i Antropologii im. Mikluxe-Maklaja, 1995. Aux mêmes éditions : *Na razlome žizni. Dnevnik Ivana Glotova, pežem'skogo krest'janina Vel'skogo rajona Arxangel'skoj*

chacun des quatre cahiers, insérées au milieu de l'ouvrage, montrent qu'il aurait été possible de reproduire le texte tel quel pour lui conserver sa valeur linguistique, en l'accompagnant d'un lexique des termes techniques ou locaux.

Dans les deux premiers cahiers, T. F. Botchkarev reconstitue, non sans anachronismes, la migration de la famille Botchkarev de Russie centrale jusque dans le Haut-Altai d'après des souvenirs familiaux et d'après les carnets (détruits dans les années trente du XX^e siècle) de son père, Isaak : installée près de Moscou au XVIII^e siècle, la famille Botchkarev, pour échapper à l'hostilité et aux violences des « nikoniens », partit d'abord pour le Kerjenetz (Kerženec) puis envoya Isaak, âgé de vingt ans, en éclaireur dans le Haut-Altai, où il se lie avec un autochtone (« l'ami », avec lequel il parle par signes – *majačit*). De retour (au bout de seize mois) Isaak et ses frères allèrent à Moscou chercher des fiancées puis deux familles partirent pour l'Altai, avec des chariots, des fusils et des outils pour cinq mois de voyage. Seule la progression dans l'Altai est décrite en détail. La construction des campements, des enclos pour le bétail, la pêche, la chasse pour se nourrir au jour le jour ou se défendre (ours et rennes [*maraly*] en quantité, élans, loups, chèvres, oies ; bêtes à fourrure dans les années trente, au titre de livraisons obligatoires), constituent l'essentiel de ces notes, d'où est absent tout ce qui caractérise les ego-documents des lettrés : états d'âme, réflexions, vie intérieure. Ici, ce ne sont que verbes d'action, description des procédés de chasse, de pêche (avec bilans des prises), de conservation des aliments (viande séchée, salée), de culture, de construction, des notations météorologiques, des occupations quotidiennes (repas), etc., de manière toujours très lapidaire et sobre. Il n'est fait mention que deux fois des larmes de la femme d'Isaak, à son départ (p. 128) et en rêve :

oblasti. 1915-1931 gg. Moscou, 1997 ; « *Dnevnye zapiski* » *ust'-kulomskogo krest'janina I. S. Rassyxaeva (1902-1953)*, éd. T. F. Volkova & V. V. Filippova, Moscou, 1997 ; I. M. Rešetnikov, *Vospominanie. Stupen' čeloveka i roda* (éd. N. I. Rešetnikov), Moscou, 2005 (<http://www.sakharov-center.ru/asfcd/auth/?t=page&num=5964>).

Voir aussi *Vospominnaja russkix krest'jan XVIII - pervoj poloviny XIX v.* (éd. V. A. Koševlev), Moscou, NLO, 2006.

Les souvenirs d'Ivan Stoliaroff sont déjà ceux d'un lettré : Ivan Stoliaroff, *Un village russe : récit d'un paysan de la région de Voronej, 1880-1906* (traduction et notes de Valérie Stoliaroff & Irène Rovère-Sova, préface de B. Kerblay), Paris, Plon, « Terre humaine », 1992.

Подошел к воротам, открыл ворота, кто-то меня сзади поймал. Я не успел оглянуться, как я оказался в объятиях. Обнялись и пошли в избу. Она принесла стул: «Садись». А сама начала с меня стаскивать и рассказывать: «Много раз тебя видела во сне. Ты от меня уходил. Я проснусь, правды плачу».
(р. 107)

Le chemin est difficile et dangereux, mais il n'y a jamais d'emphase :

Сел, поел, полез в гору. Начало темнеть. Деревья гладки. Выше увидел: лежит дерево. Поднялся к нему, надрал моху, наслал. Последнее мясо съел и – спать. Ночь промелькнула. Пташки разбудили, поднялся. Котомку, берданку – на себя, и в гору. Пошли скалы, россыпь. Искал проход. К вечеру солнышко было на земле. Вышел на вершину. На кедре натесал, откуда пришел и куда идти. Под кедрой ночевал. Белка разбудила. (р. 131)

26 июля пришел к большой реке. Нашел место, где переплывать. Нашел на плот лес, поплыл, берег низкий. Шнуры отвязал – в котомку, и – в путь. Вдали вижу: как луковка сопка. 1 августа поднялся на эту сопку. Мелкий ельник, 1 толстая ель. В 5 шагах от елки – упавшие 2 елки в разные стороны. Я шел возле корней, на мне котомку сзади кто-то схватил. Я рванул. У котомки лямки порвались. Котомка у медведя в когтях. Я схватил берданку, мишке в лоб загнал пулю. А из корней вылез второй. И пришлось со вторым воевать. Победа за мной. Под этой елкой я ночевал.
(р. 135)

La piété ne se manifeste que par des bénédictions ou des prières. Le mariage d'Isaak est ainsi rapporté :

По закону все сделали: помолились Богородиси, Господу, Николи, апостолам. Моление закончили, епископ и пристав положили по три поклона. «Бог благословит по заповеди».
(р. 109)

Les cahiers 3 et 4 portent sur les années 1929-1944. L'auteur fut déporté en 1936 au Kazakhstan avec sa femme et sa mère ; pour ne pas mourir de faim, ils revinrent illégalement dans leur village en 1937. Timofeï Botchkarev fut arrêté et condamné aux travaux forcés jusqu'en 1946. Pour lui, l'abattage du bois est presque un plaisir, mais il tombe malade et est soigné par une in-

firmière compatissante. En 1938, 143 détenus ont déjà été enterrés, il n'en reste que 76 en vie (p. 263). Au moindre écart, les gardiens tuent les détenus « comme des mouches » (p. 301).

В Удале был начальник Огепеу, гнал в комуну. Кто не шел, сажал в тюрьму. Многих расстрелял. Скота загоняли в коммунальный двор, а сена было мало. Скот пропадал. Удалински мужики в Москву написали жалобу, что он творил. 5 марта приехала московская тройка. Огепеу сообщили, чтоб к девяти был в кабинете. Он пришел в восемь, в кабинете сам себя расстрелял. (p. 207)

L'élément personnel est ici plus présent. La guerre antireligieuse et antipaysanne («antikoulak⁴») des années 1930 aboutit à la destruction presque totale de la culture ancestrale des vieux-croyants, remplacée par le folklore. Les survivants ne se confient pas à leurs enfants (T. F. Botchkarev n'a remis son manuscrit à son fils aîné qu'en 2006), et ceux-ci sont coupés de leurs racines par l'école, l'armée et les médias. Ce sont les ethnographes qui désormais recueillent et transmettent la mémoire d'un passé révolu. L'ouvrage de N. I. Chitova en est un précieux témoignage.

Michel Niquieux
Université de Caen – Normandie

4. Avant la collectivisation, il n'y avait pas de pauvres dans la vallée d'Ujmon. En 1917, la famille de T. K. Bočkarev (18 personnes) possédait 237 têtes de bétail dont 64 chevaux, 43 vaches ou bœufs, 80 moutons, 50 chèvres, 18,9 dessiatines de labours, 8 dessiatines de prés (p. 44). L'A. donne en annexe la liste des *lišency* (privés du droit de vote) du district d'Ujmon en 1931, c'est-à-dire après les déportations de 1929-1930 : 289 personnes majeures sur une population totale de 1633 personnes vivant dans 397 feux. En 1930, seule la moitié des exploitations avait été collectivisée.